CONSIDÉRATIONS ÉTIOLOGIQUES N° 179.

RELATIVES

AUX HABITANS DES CAMPAGNES

DANS LE DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 13 août 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR CHARLES-GUSTAVE MORICEAU, de Nantes,

Département de la Loire-Inférieure.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Suppléant.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Président.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX, *Examinateur.*
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON, *Examinateur.* BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet, *Examinateur.*
Cloquet (Jules), *Suppléant.*	Pavet de Courteille, *Examinateur.*
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON AÏEULE MATERNELLE.

A MON PÈRE, A MA MÈRE.

Gage de reconnaissance et d'amour filial.

A MON FRÈRE.

Gage d'amitié sincère.

A MONSIEUR FOURÉ,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris; Membre de l'académie royale de médecine; Médecin de l'hôtel-Dieu de Nantes; Professeur à l'école d'instruction médicale de la même ville; Médecin des épidémies du département de la Loire-Inférieure, etc.

Témoignage de respect et de gratitude.

A MONSIEUR LAFOND,

Docteur en chirurgie; Chirurgien à l'hôpital civil et militaire de Nantes; Professeur d'anatomie à l'école de médecine de la même ville, etc.

Témoignage de respect et de gratitude.

C.-G. MORICEAU.

CONSIDÉRATIONS ÉTIOLOGIQUES

RELATIVES

AUX HABITANS DES CAMPAGNES

DANS LE DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE.

Introduction. Je n'ai pas l'intention, et j'ai moins encore la force de faire une topographie médicale de mon département; un pareil sujet exigerait d'ailleurs des matériaux et surtout une expérience qui me manquent. Celui même que je choisis m'effraierait, sans doute, si je n'osais espérer sur l'indulgence de mes juges pour la faible exécution d'une œuvre obligatoire. En disant ce que j'ai vu, si je puis rappeler quelques moyens de rendre plus douce l'existence d'une classe si nombreuse et si digne d'intérêt, le but que je me propose m'excusera peut-être d'être resté au-dessous de mon sujet.

Jusqu'ici, comme l'observe M. *Delpit* (Dict. des sciences médicales), peu de livres ont reçu cette destination spéciale parmi les ouvrages nombreux qui traitent de l'étiologie des différentes professions, et cependant ce sujet mérite l'épithète de *noble* qu'il lui donne, puisqu'il concerne une classe qui, sous le rapport du nombre et de l'utilité, a droit peut-être d'occuper le premier rang dans la hiérarchie sociale.

Trop simple, trop peu au-dessus de la portée ordinaire pour les hommes dont le talent n'aime pas à vaincre sans péril, cette modeste théorie est alors d'autant plus permise aux jeunes médecins, qu'ils appliquent ordinairement leurs premiers efforts à la mettre en pratique.

Division. Les causes de maladies communes à toute une classe d'individus se rencontrent nécessairement parmi les agens hygiéniques généraux dont l'effet est jusqu'à un certain point indépendant de l'état individuel, c'est-à-dire du tempérament, de l'âge, du sexe et des idiosyncrasies. Il sera par conséquent naturel de suivre la division appliquée à la matière de l'hygiène, en traitant successivement des *circumfusa*, des *ingesta*, etc. Obligé peut-être d'entrer dans quelques détails sur la composition du sol, la constitution atmosphérique, j'aborderai le moins possible le sujet plus difficile auquel elles appartiennent. D'un autre côté, bien que le mien ne comprenne que les laboureurs du seul département où j'aie été à même de les observer, je ne chercherai pas à éviter les points qui peuvent leur être communs avec les habitans de la campagne dans le reste de la France; je parlerai, par conséquent, des causes morbifiques auxquelles leur profession les soumet, en insistant sur celles qui prennent leur source dans leurs habitudes particulières, et je dirai quelque chose du degré d'intensité que ces causes reçoivent des lieux où elles agissent.

Circumfusa. La Loire, à vingt-six lieues de son embouchure, rencontre les limites du département, qu'elle parcourt de l'est à l'ouest et divise en deux parties, dont la méridionale est à peu près moins étendue que l'autre de moitié. Celle du nord est en partie bornée par la Vilaine, qui coule alors dans une direction presque parallèle à la Loire; il en résulte que leurs affluens courent en général du nord au sud, et réciproquement, ainsi que les vallées granitiques d'une hauteur médiocre, mais escarpées et séparées par des vallées étroites qui couvrent une grande partie de cette contrée. Cette disposition du terrain multiplie les changemens brusques de température, tantôt en donnant

accès au vent du nord dans des gorges que le soleil n'échauffe qu'au milieu du jour, tantôt en concentrant alors une chaleur accablante, tandis que le sommet des collines est rafraîchi par des vents perpendiculaires à leur direction. Dans les soirées d'été, d'ailleurs, les vapeurs qui s'élèvent des ruisseaux dans le fond des vallées répandent une telle fraîcheur dans l'air, qu'à cent pas de là, sur le flanc d'un coteau presque toujours pierreux, la température est restée plus élevée dans une proportion étonnante, mais que je n'ai pas été à même d'apprécier d'une manière exacte aux momens favorables. Il est facile de voir combien des hommes qui, au milieu d'un travail pénible, passent quelquefois très-souvent, dans un jour, du milieu d'une atmosphère brûlante dans un air comparativement froid, doivent être exposés à toutes les maladies aiguës qui peuvent résulter de ces transitions subites. Aussi les *pleurésies*, les *péripneumonies*, mais surtout les *angines*, se présentent-elles fréquemment parmi eux, favorisées d'ailleurs par une autre circonstance, l'humidité habituelle de l'air. Le département de la Loire-Inférieure, traversé par la portion la plus large d'un grand fleuve, battu par la mer sur une longueur de côtes de dix-huit ou vingt lieues, parcouru par quinze petites rivières et d'innombrables ruisseaux, renferme un lac d'un peu plus d'une lieue de diamètre, de 7,200 hectares de superficie, et 588 étangs; des terrains d'alluvion, des marais, des salines d'une grande étendue, et une tourbière, à laquelle on a donné un périmètre de 50 lieues, qui me semble, il est vrai, fort exagéré, couverte d'eau pendant une partie de l'année. Dans un pays arrosé à ce point, les pluies ne peuvent manquer d'être fréquentes et l'air habituellement chargé de vapeurs. Dans une série d'observations météréologiques, continuée pendant une année par M. *Fouré*, on compte 180 jours pendant lesquels le vent souffla de la mer, c'est-à-dire parcourut ses rhumbs depuis le sud jusqu'au nord-ouest, directions dans lesquelles il apporte ordinairement des pluies ou des brouillards; je trouve en effet dans ces mêmes observations 116 jours pluvieux et 50 brumeux. Sous l'influence de cette atmosphère, les affections des fosses nasales, du larynx, des bronches, des plèvres,

des poumons, deviennent très-communes, surtout lors des variations subites des vents très-fréquentes dans cette région. Les *ophthalmies*, les *otites*, les *rhumatismes*, en sont également les résultats ordinaires, et toutes ces maladies passent souvent pour très-long-temps à l'état chronique, favorisé par l'humidité presque constante de l'air et par les variations habituelles de température, qui viennent de temps en temps ranimer des phlegmasies prêtes à s'éteindre.

Jusqu'ici, nous voyons des causes simples produire des effets peu compliqués ; mais, dans cette contrée, l'atmosphère n'est pas seulement chargée de vapeurs et prompte à changer de température sous l'influence de vents variables : souvent, dans le voisinage des lieux marécageux, elle se charge de principes délétères bien plus dangereux que de simples variations dans son degré de chaleur. Le lac dont nous avons parlé n'est pas, comme ceux des régions montueuses, renfermé dans des limites fixes par des coteaux escarpés : situé au milieu d'une plaine, il s'étend plus ou moins, suivant la saison, sur des rives dont la pente est peu sensible, surtout au midi, où, pendant l'hiver, l'eau s'étend sans obstacle sur un terrain marécageux ; les chaleurs de l'été viennent plus tard le découvrir de nouveau, favoriser la décomposition des matières végétales et la formation de vapeurs chargées de gaz et de miasmes morbifiques. Les mêmes causes amènent des résultats semblables à l'embouchure de la plupart des petites rivières ou des ruisseaux qui parcourent le département, dans le tiers moyen du cours de l'Erdre, qui acquiert, lors de la saison des pluies, jusqu'à une lieue de large, mais surtout dans le voisinage de l'immense tourbière qui s'étend au nord de l'embouchure de la Loire, et sur les terres d'alluvions qui forment une partie de la côte du sud, et dont les laboureurs s'empressent de mettre à profit la fertilité lorsqu'elles sont encore à peine formées.

Bien loin de chercher dans l'hygiène les moyens de se soustraire autant que possible à l'influence des émanations du sol qu'ils cultivent, ils en augmentent encore l'énergie par suite du peu de soin qui préside à l'emplacement, à la distribution et à l'ordre intérieur de leurs

habitations. Tant qu'ils conservent une santé vigoureuse, leur insouciance semble n'en pas connaître le prix et ne faire aucun effort pour la conserver; leur seul souci est de se procurer tous les avantages possibles pour l'exploitation des terres : aussi, loin de placer leur demeure sur un terrain sec et élevé, ils songent d'abord à choisir un lieu où les eaux puissent facilement affluer, et l'on rencontre un grand nombre de villages dont les maisons forment un cercle autour d'une mare verdâtre et puante; le reste de la cour est couvert d'une couche de paille qu'on y fait pourrir avec soin, et, pourvu que ce fumier fournisse à la ferme l'engrais accoutumé, peu importe qu'il s'en exhale des germes de maladies pour une partie des habitans. Une seule fenêtre, ordinairement très-étroite, et, de plus, fermée avec un morceau de toile ou de vieilles planches, ne fournit pas, il est vrai, aux vapeurs marécageuses une entrée facile; mais, d'un autre côté, elle ne permet guère le renouvellement de l'air dans une chambre encombrée de meubles et de deux ou trois lits, dans chacun desquels deux individus au moins dorment à six pouces du plancher supérieur. Sous l'influence de tant de causes réunies, il semblerait que les paysans dussent être soumis à toutes les maladies qui dépeuplent quelques contrées malheureusement célèbres par de terribles épidémies, et cependant ici nous sommes loin d'avoir à déplorer des effets aussi funestes : quelques parties du département voient bien renaître chaque année des fièvres intermittentes ou continues, on y rencontre bien des dysenteries, des affections chroniques des différens viscères digestifs; mais tout ce cortége de maladies est loin d'exercer aujourd'hui des ravages pareils à ceux dont l'histoire du pays et même la mémoire des vieillards ont conservé le souvenir. De vastes terrains, en effet, sont desséchés tous les jours; et, grâce à l'accroissement de l'aisance générale, quelques moyens hygiéniques protègent les laboureurs, qui les admettent peu à peu sans y songer. Cependant, d'après ce que j'ai dit plus haut, il est facile de voir combien il reste encore à désirer sous ce rapport, et malheureusement il n'y a peut-être qu'un long espace de temps qui puisse amener gra-

duellement les améliorations désirables. Celles qu'on peut apercevoir jusqu'à présent n'expliquent pas assez, ce me semble, l'absence des effets désastreux que produisent ailleurs les marais : peut-être la température ordinairement modérée de l'atmosphère, et surtout les vents violens, si fréquens sur les côtes de Bretagne, sont-ils les préservatifs les plus efficaces des miasmes marécageux. Toujours est-il vrai que les hommes qui vivent dans notre département sous leur action apparente sont loin de présenter le plus ordinairement le ventre gros, le teint livide, la faiblesse physique et morale, et surtout l'intelligence bornée, la lâcheté, la propension aux crimes, qu'on attribue ailleurs aux habitans des pays qui environnent les marais. Il est même remarquable que les salines au nord de la Loire sont exploitées par une race d'hommes grands, robustes, pleins de force et d'énergie, et qui semblent ignorer la maladie; ces salines, il est vrai, situées au milieu d'une plaine sablonneuse, sont loin de présenter les dangers des marais ordinaires : le vent y souffle presque sans cesse et sans rencontrer d'obstacles; leurs eaux, à peu près toujours au même niveau, ne contiennent presque aucun débris végétal ou animal, dont elles favoriseraient d'ailleurs beaucoup moins que les eaux douces la décomposition rapide. Les habitans de cet isthme sont aussi plus propres, mieux logés, mieux nourris que les habitans des campagnes voisines. Il faut, au reste, remarquer que si leur santé habituelle résulte du régime qu'ils suivent et de la position avantageuse du lieu qu'ils habitent, ces mêmes causes n'ont fait que conserver les qualités physiques dont ils ont hérité des Saxons descendus sur cette plage vers la fin du quatrième siècle, alors que l'immense mouvement des peuples de l'est et du nord en chassait sans cesse des essaims jusqu'aux dernières limites de l'Europe occidentale. Quel que soit le degré de certitude historique à l'égard de la colonie dont il est ici question, toujours est-il certain qu'au milieu des restes de la race celtique, aux cheveux bruns, au corps velu et d'une hauteur moyenne, ils ont conservé, presque sans altération, les cheveux blonds, la barbe rare et la stature élevée des Slaves, leurs ancêtres.

La presqu'île qu'ils habitent, située dans la partie la plus méridionale de la Bretagne, semblerait devoir être très-favorable à la guérison de la phthisie commençante. Cependant, bien que je n'aie pas sur ce point des données mathématiques, je crois que c'est de toutes les maladies celle peut-être qui y fait le plus de victimes, surtout parmi les femmes de dix-huit à vingt-cinq ans. Au Croisic, placé à l'extrémité de cette langue de sable, des familles nombreuses ont vu emporter par ce fléau une partie de leurs membres ; et l'espèce d'aphorisme qui, dans ce canton, promet une longue vie aux femmes qui ont pu atteindre trente ans, semble indiquer que depuis un long espace de temps elles sont décimées par la phthisie. M. *Huet*, auteur de la Statistique du département (an XI), parle de la fréquence de cette maladie parmi nous : il est probable que cette remarque s'applique surtout à Nantes, qui doit présenter, comme toutes les grandes villes, des causes favorables aux maladies tuberculeuses. Mais, suivant en cela l'opinion commune, il attribue celles de la poitrine à l'air humide et salin du pays. Une croyance populaire, adoptée il y a vingt-cinq ans par un économiste, ne constitue certainement pas une opinion irrécusable en médecine ; mais celle-ci prouve au moins qu'une longue expérience n'a pas engagé mes concitoyens à regarder le séjour sur nos côtes comme un remède à l'affection qu'ils redoutent le plus. Un de mes condisciples, atteint d'une phthisie déjà très-avancée, reçut de *Laennec*, qu'il était venu consulter à Paris, le conseil d'aller habiter le Croisic, dont j'ai parlé plus haut ; l'opinion commune le détourna d'entreprendre ce voyage, qui n'aurait pas eu pour lui l'avantage des distractions dans un pays nouveau, et celui plus grand encore de l'espérance. Il résolut d'aller passer l'hiver sur les bords de la Méditerranée ; mais les progrès du mal ne lui laissèrent pas le temps d'exécuter ce projet. Je suis loin de conclure de quelques faits isolés qu'il faille cesser de croire à l'influence salutaire des pays maritimes. Cette opinion, appuyée de l'autorité de praticiens célèbres de tous les temps, et surtout de celle de *Laennec*, ne pourrait être renversée que par des exemples nombreux et bien

constatés. Il me semble seulement probable qu'au Croisic, quelque cause particulière que je ne soupçonne pas favorise la marche rapide des tubercules pulmonaires, et qu'il serait dangereux de prescrire aux phthisiques le séjour de cette presqu'île ; tandis que les faits cités par l'auteur du Traité de l'auscultation semblent prouver sans réplique combien ces malades sont rares, et conservent de chances de guérison dans quelques autres parties des côtes de la Bretagne.

Je trouve le passage suivant dans une statistique du département de la Vendée publiée en 1818.

« L'air est très-pur sur une partie de nos côtes ; mais il y est aussi « très-humide. Les alternatives de chaud et de froid y sont très-fré- « quentes et très-brusques : après avoir éprouvé une chaleur brû- « lante, depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures après midi, « la température du soir est souvent assez froide pour faire désirer « du feu ou du moins des vêtemens épais. Il est rare cependant que « les personnes habituellement exposées aux impressions de l'air « puissent prendre les précautions que cet état de l'atmosphère exi- « gerait pour le maintien de leur santé ; il est aussi rare que ceux « qui vivent dans l'aisance en aient la volonté.

« De cette constitution atmosphérique et de ce défaut de précau- « tions pour en prévenir les effets, il résulte fréquemment des suppres- « sions de transpiration, la poitrine se trouve souvent plus ou moins « affectée. Les personnes qui ont cet organe délicat et des disposi- « tions à la phthisie se trouvent fort mal du séjour des bords de la « mer. Ceux qui sont poitrinaires confirmés y terminent plutôt « qu'ailleurs leur douloureuse carrière. »

L'auteur paraît avoir rédigé son chapitre du climat et des maladies sur des notes de deux médecins exerçant dans la Vendée. Je ne sais jusqu'à quel point cette opinion leur est commune, mais on voit du moins qu'elle est partagée par les habitans de deux départemens limitrophes, dont les cantons maritimes sont soumis à des influences semblables ; il faut d'ailleurs remarquer que dans le dernier, la fréquence des phthisies ne peut être déterminée par le séjour d'au-

cune ville un peu considérable. Avant d'entreprendre une digression qui s'éloigne peut-être un peu du sujet de cette thèse, j'ai eu lieu de remarquer que les miasmes des marais n'exerçaient pas sur la santé de nos paysans une action aussi fâcheuse qu'on pourrait d'abord le craindre; nous pouvons nous applaudir, en effet, de voir rarement ravager par de vastes épidémies le voisinage de ces terres basses qui seraient ailleurs des foyers d'infection. Nous ne connaissons pas ces fièvres terribles qui dépeuplent les environs des marais Pontins et les îles des bouches de l'Escaut; mais nous avons encore à déplorer la fréquence des maladies héréditaires ou endémiques, dont les effets, beaucoup moins rapides et moins effrayans, n'en sont peut-être pas moins funestes par suite de leur continuité et de la malheureuse apathie avec laquelle les laboureurs finissent par en prendre l'habitude; leur insouciance ne leur permet pas toujours de s'élever au désir et même à l'idée de l'état plus heureux que feraient naître les ressources les plus simples de l'hygiène. Ils se soumettent aux maladies ordinaires dans leur canton comme à d'inévitables nécessités, lors même qu'ils ne les regardent pas comme d'heureuses épurations et des baux de santé; habitués d'ailleurs à tout recevoir par des traditions auxquelles ils s'attachent avec une obstination religieuse, il semble que les maux paternels fassent partie de leur héritage, et qu'ils ne puissent chercher à s'en préserver sans donner un dangereux exemple.

Cette fidélité d'obéissance aux vieilles coutumes s'étend, comme nous l'avons vu, à la construction et à la distribution intérieure de leurs chaumières où l'air circule à peine, tandis qu'une libre communication existe souvent entre l'étable et l'unique chambre de la famille, et donne un accès facile à des vapeurs animales et végétales d'une température élevée, qui, si elles ont pu quelquefois devenir favorables à des phthisies, doivent dans des cas plus fréquens exercer une action dangereuse.

Applicata. La forme et la nature des vêtemens sont soumises de même à des règles séculaires. Ceux qu'ils portent dans leurs fêtes ou leurs

voyages, à peu près convenables pour l'hiver, sont accablans en été ; mais l'habitude encore veut qu'ils restent égaux en nombre et en épaisseur pendant les saisons extrêmes. Leurs habits de travail, au contraire, ordinairement de toile fort usée, ne sont favorables que pendant les mois les plus chauds, et même alors un changement brusque de température, et surtout une pluie subite, produisent de fréquentes inflammations des viscères, ainsi que l'usage imprudent des laboureurs de se coucher souvent à l'ombre sur une herbe humide, au moment où la fatigue et la chaleur du milieu du jour ont excité une abondante transpiration, et lorsque le premier travail de la digestion du repas de midi vient rendre l'organe cutané plus sensible à l'impression du froid.

Les hernies, assez nombreuses, surtout chez les vieillards, doivent, je crois, être souvent attribuées à l'étroitesse des vêtemens, et la même cause doit nuire au libre développement des cavités chez les enfans en bas âge, ainsi que bien des auteurs l'ont remarqué dans des cas où l'abus était probablement poussé moins loin. Les varices, l'œdème en sont également la suite chez les hommes faits, que leur station habituelle y dispose d'ailleurs. Les vêtemens dans cette classe présentent encore souvent un autre inconvénient, le défaut de propreté, qu'on n'a pas l'habitude de combattre par des frictions et des bains. Ce vice, qui du moins n'est pas général, règne surtout dans le nord du département, où les maladies de peau sont acquises et conservées avec beaucoup d'indifférence.

On se figure facilement combien ces affections doivent être communes dans les cantons pauvres où les cultivateurs se servent des mêmes instrumens aratoires, dorment au moins deux dans un seul lit, et ne font presque jamais usage de bains, même partiels, surtout lorsqu'ils habitent loin des rivières et de grands étangs; car l'eau de leurs ruisseaux, ordinairement encaissés et couverts d'arbres, conserve, lors des plus grandes chaleurs de l'été, un degré de fraîcheur à peine supportable, et qui ne serait pas sans danger.

Lorsque la maladie les a atteints, ils la laissent souvent marcher

avec une singulière insouciance : heureux si du moins l'absence de soins ne s'étendait qu'à des affections plus dégoûtantes que dangereuses ! mais les mêmes causes favorisent le développement de la variole, contre laquelle d'ailleurs les paysans négligent encore trop souvent d'employer la vaccine, par suite d'une inexplicable apathie ou plutôt de leur attachement à la routine et aux préjugés ; cependant les cantons voisins des villes commencent à les abandonner, et j'y ai vu des femmes, même de laboureurs, pratiquer très-adroitement cette légère opération. L'on doit d'ailleurs rappeler avec plaisir la persévérance noble et désintéressée des médecins, qui s'efforcent de répandre le plus possible ce préservatif d'un mal qui causait jadis de si grands ravages.

Ils ne peuvent malheureusement pas espérer le même prix de leurs soins contre un autre poison qui n'a pas encore trouvé d'antidote. Les malheureux atteints de la rage restent toujours dévoués à une mort affreuse et inévitable ; et s'il reste à l'humanité une légère consolation, c'est la certitude que ce fléau terrible compte beaucoup moins de victimes que ne le publie la crédulité ignorante. Au milieu des chaleurs de l'été, tout chien errant inconnu dans les campagnes doit promptement succomber sous les coups des habitans insurgés. Certes, malgré leur utilité possible, on ne doit pas balancer entre la perte de cent animaux dont la santé est intacte et le danger d'en laisser subsister quelques jours un seul, qui suffirait pour répandre le deuil dans toute une contrée ; mais souvent la distinction serait bien facile, et toujours il serait à désirer que l'on prît les moyens d'acquérir quelques degrés de probabilité ; car si l'animal poursuivi, irrité, a mordu quelques-uns de ses assaillans, combien, fût-il en santé parfaite, ne doit-on pas craindre chez les blessés les effets d'une imagination frappée de terreur.

Les habitans de la campagne ont encore à redouter les atteintes bien plus fréquentes de la vipère ; mais sous nos latitudes elles ne sont heureusement pas mortelles, et si parfois on les voit suivies de quelques accidens graves, il est peut-être permis de croire qu'ils sont

moins dus au venin lui-même qu'à la faiblesse morale des malades. Du moins, j'ai vu souvent les symptômes se dissiper assez promptement chez des animaux moins forts que l'homme, mais chez qui la frayeur ne pouvait pas avoir à beaucoup près la même intensité d'action, bien qu'elle exerçât probablement quelque influence sur les progrès du mal. La couleuvre et quelques serpens plus petits sont au reste beaucoup plus communs que la vipère, le seul serpent à crochets de nos climats, et qui ne jouit pas d'ailleurs d'une grande agilité. Les paysans cependant, et même bien des gens à qui il appartiendrait d'être plus éclairés, attribuent à tous ces ophidiens et à quelques autres animaux à sang froid les mêmes moyens de nuire, et souvent des œdèmes, des phlegmons, des érysipèles, sont rapportés à quelques morsures inaperçues, ou même au venin recueilli d'une manière beaucoup plus indirecte. Un danger plus certain, plus ordinaire, et contre lequel on ne prend presque aucune précaution, parce qu'il est trop connu, est la piqûre des abeilles, très-communes en Bretagne. Le fermier rassemble et loge les nouveaux essaims avec une sécurité inconcevable, si l'on songe aux conséquences que pourrait avoir dans ce cas un nombre prodigieux de blessures. Naguère, les journaux en ont cité des exemples, et les laboureurs eux-mêmes en racontent un grand nombre ; mais l'habitude est encore là, et les enfans jouent sans crainte autour des ruches, malgré les atteintes partielles qui les en éloignent quelquefois.

Si la pauvreté et le genre de vie des habitans de nos campagnes les exposent à des blessures, à des phlegmasies violentes, à des maladies contagieuses qui se répandent sur des familles entières, du moins ils ignorent presque entièrement le fléau des villes le plus funeste par sa fréquence et souvent même par ses ravages, bien que le temps et l'état actuel de la science aient beaucoup diminué la gravité de ses symptômes. Si la syphilis, revêtant toutes les formes, a réellement autant d'influence que lui en ont accordé quelques médecins sur la presque totalité des maladies, et principalement sur celles qui comptent le plus de victimes, on concevra comment les paysans bretons, qui

soupçonnent à peine son existence, conservent aussi souvent une santé vigoureuse et comptent de longues années au milieu de travaux accablans, quelque soumis qu'ils soient à de nombreuses causes de maladies, contre lesquelles l'expérience ne leur a pas encore appris à employer les préservatifs qui sont en leur pouvoir, et ceux-là sont en bien petit nombre, d'une faible efficacité, et jusqu'à ce qu'une aisance plus générale ait pénétré dans ce pays avec un certain degré d'instruction, leurs habitans n'auront guère d'autre protection contre les maux auxquels ils sont exposés sans cesse que la force de résistance d'une constitution robuste dont la nature prévoyante a fait une conséquence de leur vie dure et pénible.

Ingesta. Combien, en effet, d'habitans des villes succomberaient bientôt aux fatigues des travaux de la campagne, aux intempéries de l'air! Combien ne pourraient pas supporter les alimens destinés à réparer les forces qu'un labeur continuel fait perdre aux hommes qui cultivent nos champs! Leurs mets habituels, en effet, ne consistent guère qu'en deux ou trois préparations uniformes de farine de millet, et surtout de sarrazin, dont la pâte lourde et mal cuite ne peut fournir de principes nutritifs qu'à des estomacs habitués dès l'enfance à les en extraire. L'avoine et l'orge y sont peu usités : le pain, cuit quinze jours, est ordinairement consommé dans un état de dûreté extrême ; mais cet inconvénient est peu de chose en comparaison de ceux qu'il présente lorsque la pâte, mal levée, est presque décomposée dans les temps humides. Enfin, les pommes de terre, très-multipliées depuis quelques années, viennent à peu près compléter cette courte liste. L'alimentation des paysans repose presque entièrement sur la fécule, dont les élémens réparateurs ne doivent pas suffire pour conserver long-temps la force nécessaire à des hommes soumis à tant de fatigues. Du moins, cette substance, que la nature nous offre si abondante, il est probable qu'elle offre des conditions favorables à la santé. Cependant *Zimmermann* ne pense pas ainsi du pain lui-même, et la bouillie lui semble la cause d'une foule de maladies

chez les enfans. Il fait aussi un tableau effrayant des effets mieux constatés du seigle ergoté. Je n'ai pas eu occasion de les constater chez nos laboureurs. Il est à croire que cette substance dangereuse, bien qu'elle doive se trouver assez fréquemment dans leur pain, en partie composé de seigle, n'y existe cependant pas ordinairement en telle quantité qu'elle puisse causer des accidens fâcheux. Quant aux substances farineuses qui n'ont éprouvé aucune altération, on connaît les expériences de M. *Magendie* sur les animaux qu'il a nourris avec des corps non azotés. On sait qu'ils amenèrent assez promptement un extrême amaigrissement, souvent l'ulcération de la cornée, et toujours la mort, un seul cas excepté, et que le pain, malgré l'azote du gluten, donna les mêmes résultats. Il est à croire que la légère variété d'alimentation des paysans, et surtout la petite quantité de substances animales dont ils font usage, les préservent de ces funestes effets, ainsi que l'aptitude de l'homme à se nourrir d'alimens tirés des deux règnes. Peut-être pourrait-on craindre cependant que l'uniformité de leurs mets n'exerçât à la longue une action fâcheuse, lors même qu'elle ne se manifeste par aucun symptôme apparent.

Les effets que *Zimmermann* attribue à la bouillie, *Zéviani* les croit dus en partie au lait seul. L'abus peut avoir ses dangers; mais il est peu d'alimens qui doivent en présenter moins, surtout aux enfans, que celui dont la composition est adaptée à leurs premiers besoins. Les hommes faits y trouvent aussi une nourriture saine, et même un remède dans quelques-unes de leurs maladies; mais il est fâcheux qu'ils le prennent parfois en trop grande quantité et sous des formes qui le rendent peu digestible. Il peut être aussi trop substantiel pour les enfans, lorsqu'on les nourrit dès leur naissance avec du lait de vache.

Il serait à désirer que les paysans pussent de temps en temps faire usage d'alimens plus toniques et plus promptemement réparateurs que leurs mets ordinaires; car il est rare qu'ils mangent de la viande plus d'une fois dans une semaine, et alors c'est ordinairement du porc. Cette chair, contre l'opinion commune, est très-digestible, ou

du moins, d'après les expériences d'*Astley Cooper*, l'est plus que le veau, le mouton et le bœuf. Elle ne paraît pas avoir, dans nos climats, les qualités malfaisantes qui l'ont fait proscrire sous des latitudes plus chaudes. Il arrive seulement assez souvent que les laboureurs en font usage sous la forme de boudins desséchés à la fumée pendant un espace de temps considérable, et l'on sait qu'alors il peut arriver qu'elle produise des accidens assez graves. Au reste, comme ce dernier mets est rarement et le seul usité parmi les préparations un peu compliquées de la viande de porc, les inconvéniens de son usage sont très-peu fréquens dans nos campagnes. *Zimmermann*, qui l'accuse de faire tendre nos humeurs à la putréfaction, parce que les ordures dont se nourrit cet animal immonde ne lui fournissent, dit-il que des sucs réellement dépravés, a, je crois, appuyé cette opinion sur des hypothèses qui n'avaient pas l'observation pour base. Il est vrai qu'il fait plus bas le même reproche aux oiseaux qui ne vivent que d'insectes, et surtout aux perdrix, dont la chair est tellement malsaine qu'il est impossible d'en manger trois jours de suite sans tomber malade. Cette assertion paraîtra hasardée aux personnes dont les perdrix forment pendant quelques mois les mets habituels à la campagne. Dans tous les cas, il serait à peu près inutile de prémunir contre un tel danger des hommes qui n'abusent pas souvent de ces oiseaux recherchés.

Quant au poisson, les seuls habitans des côtes en font un usage assez fréquent pour qu'il puisse quelquefois avoir des inconvéniens; mais comme l'abondance leur permet presque toujours de le manger très-frais, je n'ai pas eu occasion de voir des effets fâcheux résulter même de légers excès. L'auteur cité ci-dessus assure que le poisson expose les Hollandais aux maladies lentes et à la pierre. MM. *Magendie* et *Orfila* pensent qu'il peut être une cause de cette dernière affection chez les habitans de Majorque, et l'on sait qu'en effet l'usage d'alimens très-azotés paraît n'être pas sans influence sur la production des calculs. Je n'ai point de faits qui viennent appuyer ou combattre cette opinion relativement aux côtes de notre département. Quant aux af-

fections chroniques, elles pourraient reconnaître pour cause les miasmes des terres marécageuses, et suivre les fièvres intermittentes, les typhus, les dysenteries épidémiques, si fréquens dans la Frise, et surtout à l'embouchure de l'Escaut, dans l'île de Walcheren.

Le poisson est du reste assez peu employé par la classe des cultivateurs proprement dits. Quelques légumes qu'ils cultivent sont d'un usage plus fréquent et plus répandu. A une époque où la physiologie abondait trop en hypothèses gratuites, on a prétendu que les végétaux présentaient une plus grande analogie de composition avec nos humeurs que les substances tirées du règne animal. En raisonnant autrement aujourd'hui, on reconnaît du moins qu'ils fournissent des mets sains, utiles dans beaucoup de cas comme moyens hygiéniques, et presque toujours de facile digestion lorsqu'ils sont employés en temps opportun et préparés d'une manière convenable; aussi les alimens de cette classe, employés par nos paysans, n'ont-ils pas d'autre inconvénient que d'être trop peu réparateurs. Dans le temps dont nous avons parlé, où des théories sans base trop légèrement accueillies faisaient naître toutes les infirmités humaines des mets succulens dont les riches font usage, où l'on accusait les substances animales de ne fournir au corps de l'homme que des humeurs éminemment corruptibles, des livres dictés par une philanthropie trop peu éclairée préconisèrent l'alimentation végétale et la frugalité des habitans, alors si pauvres de nos campagnes. Ces conseils, qui, malgré la fausseté du principe, auraient pu devenir utiles aux classes qui les recevaient, ne paraissent pas avoir exercé une influence efficace sur la composition et l'abus de mets recherchés; mais il est à craindre qu'ils n'aient étouffé quelques velléités de bienfaisance chez de grands propriétaires cacochymes, et que, loin de chercher à l'améliorer, les citadins opulens n'enviassent le sort des paysans, qu'on leur peignait si heureux avec leur frugalité, des racines et de l'eau. Cependant, s'il est une classe d'hommes à qui le régime végétal puisse devenir nuisible par sa continuité, c'est celle des laboureurs, soumis à d'excessifs et perpétuels travaux. Aussi n'est-il pas rare aujourd'hui

même, dans les contrées les plus pauvres, de voir aussi petits et presque aussi faibles que dans les grandes villes, les individus mal nourris, mal logés, dont les professions détériorent encore la santé. Si cette débilité, ce défaut de développement du corps sont moins fréquens chez les paysans, ce résultat est dû en partie à l'exercice de leurs travaux dans un air pur, et à cette circonstance qu'ils ont au moins ordinairement des végétaux en quantité suffisante pour apaiser leur faim; il existe du reste dans le département de la Loire-Inférieure une différence notable de stature et de force entre les habitans des communes pauvres et stériles du nord et ceux des bords de la Loire, où l'abondance du poisson, la bonté du sol, et par suite une aisance plus générale, leur procurent les moyens de varier leurs mets et d'en consommer la quantité nécessaire.

Le défaut de surveillance de la part des parens et le désœuvrement des enfans, qui d'ailleurs ne trouvent probablement pas une alimentation suffisante dans les repas de la famille, favorisent dans ces derniers la fâcheuse habitude de manger à chaque instant des racines crues, des fruits verts, des baies sauvages: ces substances, qui amènent de mauvaises digestions, des flatuosités, des diarrhées, ne doivent pas être sans influence sur le développement des scrophules, du carreau, du rachitis, et peut-être des maladies vermineuses, etc.; affections d'ailleurs favorisées par l'humidité fréquente de l'atmosphère, et surtout par les émanations des eaux croupissantes que les paysans retiennent dans leurs cours.

Ils existe des végétaux plus dangereux dont les laboureurs sont entourés, et qu'ils n'ont pas assez appris à connaître et à craindre. Les différentes espèces de ciguë, la jusquiame, le dathura stramonium, et la plupart des autres plantes vénéneuses de nos climats, croissent en abondance, même autour des fermes; les enfans, libres et inoccupés, en sont trop souvent les victimes, et malheureusement presque toujours éloignés des hommes dont les secours, administrés en temps opportun, pourraient leur être utiles, ils ont peu de soulagement et de remèdes efficaces à attendre au milieu de leur famille; la ciguë

surtout donne lieu à des méprises fréquentes, et presque toujours funestes. Les hommes faits connaissent quelquefois les caractères de ces plantes, qui, d'ailleurs, n'ont aucun attrait pour eux; mais ils ne savent pas aussi bien distinguer les espèces dans la nombreuse famille des champignons, et leurs erreurs sont alors d'autant plus fâcheuses, que leurs suites deviennent presque toujours fatales à des familles entières. Il est vrai de dire, cependant, que les habitans des villes en sont plus ordinairement les victimes, malgré les précautions des magistrats. Les laboureurs sont heureusement détournés de faire usage de ces mets dangereux, par la crainte de la peine qu'il faudrait prendre pour les préparer, et par leur indifférence pour les mets délicats. Ils n'en connaissent que trois ou quatre espèces, le champignon ordinaire (*agaricus campestris*), l'agaric élevé (*agaricus procerus*), qu'ils nomment *potiron;* le mousseron (*agaricus mousseron*), et le bolet comestible ou cepi (*boletus edulis*). Mais il est impossible de ne pas être exposé à se tromper sur quelques espèces lorsqu'on n'a pas une idée générale de toutes celles qu'on peut rencontrer sous nos climats.

Un petit nombre de substances minérales peuvent aussi devenir parfois la cause d'accidens graves chez les habitans de la campagne. Quelques-unes, comme l'arsenic, ne peuvent être introduites dans le canal alimentaire que par le crime ou des erreurs très-rares, aussi nous n'avons pas à nous en occuper. Mais il n'en est pas ainsi du vert-de-gris, que la négligence et la malpropreté laissent trop souvent communiquer des qualités funestes aux mets préparés dans des bassins en cuivre. Cependant, comme le fréquent usage des ustensiles ne lui laisse pas le temps de se former dans une proportion considérable, les accidens communs se bornent à de légers symptômes de l'empoisonnement par les sels et les oxydes de cuivre, la saveur métallique toujours très-prononcée, la constriction de la gorge, les douleurs légères de la bouche, de l'œsophage, les nausées. Le lait, que les paysans regardent comme un contre-poison universel, agit du moins d'une manière favorable comme délayant et adoucissant, mais ne

modifie pas le vert-de-gris d'une manière directe, puisqu'il ne contient pas d'albumine. Il en est autrement dans l'empoisonnement par les sels d'étain, qui se présente aussi quelquefois.

Nous avons vu combien sont simples les alimens des habitans de la campagne. Le petit nombre de boissons dont ils font usage exige encore des préparations moins compliquées : l'eau, d'ailleurs, très-souvent employée pure, entre toujours en grande proportion dans les liquides fermentés qu'ils boivent habituellement. Sous ce rapport, du moins, ils sont en général placés dans des circonstances favorables. Le granit, le quartz, les pierres schisteuses, qui forment nos collines, laissent couler partout des sources d'une eau toujours fraîche et pure, excepté quelques cas accidentels, où elle contient en suspension un peu de terre dont il est facile de la séparer. Parfois aussi, recouverte de débris de végétaux, elle doit en hâter la décomposition et contracter alors quelques qualités malfaisantes ; mais les moindres soins lui rendent aisément un libre cours et sa limpidité première. Filtrée, comme nous l'avons vu, à travers un sol qui la laisse échapper pure de substances nuisibles et couler sur un lit de sable, si quelquefois elle contient des minéraux, ce sont des sels de fer, et ce cas se présente assez souvent, même loin des mines exploitées dans le nord du département. Ces eaux, toniques et excitantes, doivent être presque toujours avantageuses à des hommes qui ne rencontrent pas assez souvent ces qualités dans leurs alimens ordinaires, et d'ailleurs sont rarement exposés aux inconvéniens de la pléthore. Les sels de chaux s'y rencontrent rarement en telle quantité qu'ils puissent devenir nuisibles ; ceux d'étain ne pourraient s'y trouver que dans les cas où quelques parties de sulfure auraient été décomposées par l'air. Ils doivent être nécessairement trop rares pour qu'on en tienne compte.

Parmi les autres boissons dont les paysans font usage, quelques-unes, bien qu'elles aient éprouvé la fermentation alcoholique, peuvent être rangées parmi les liquides rafraîchissans plutôt que dans la classe de ceux qui doivent surtout leur action à l'alcohol qu'ils contiennent.

Le petit cidre, le poiré, et une liqueur analogue préparée avec des cormes, contiennent une telle quantité d'eau, et subissent sitôt la fermentation acide, que leurs effets doivent être semblables à ceux d'une limonade qui ne contiendrait aucun principe aromatique. Ils peuvent, lorsqu'ils renferment une grande portion d'acide, irriter les voies digestives et les organes de la respiration.

Le même inconvénient peut suivre l'usage du vin, ordinairement très-vert, très-âpre, dont nos laboureurs font provision. Sa faiblesse et la parcimonie avec laquelle ils l'emploient, ne donnent pas lieu de craindre qu'il puisse présenter d'autres dangers. Malheureusement il n'en est pas ainsi du vin plus généreux ou moins pur et des eaux-de-vies, qu'ils boivent quelquefois avec excès dans leurs réunions de jours de fêtes ou de marchés. L'abus des liqueurs alcoholiques produit alors sur eux un effet d'autant plus fâcheux qu'ils en ont moins l'habitude. Trop souvent on a vu la mort même devenir le résultat de pareils excès.

Quant aux liqueurs stimulantes, telles que le café, le thé, etc., les laboureurs en font trop rarement usage pour que nous ayons à nous occuper de leurs effets.

Si leurs alimens sont, comme nous l'avons vu, trop peu réparateurs, leurs boissons peut-être trop faibles, trop aqueuses, surtout dans la saison des travaux les plus pénibles, où elles provoquent une transpiration extrême, il peut en résulter à la longue un défaut de nutrition plus ou moins marqué; mais il est fort rare que l'excès même soit suivi d'accidens immédiats. Jamais, surtout, on n'a lieu d'observer les résultats de la sophistication, puisque les mets des paysans, préparés par eux, choisis parmi les fruits de leurs champs, ne peuvent jamais subir qu'une altération naturelle très-rare elle-même; car leurs alimens, à quelques exceptions près, sont ordinairement apprêtés et consommés dans le même jour.

Quant au défaut d'alimentation suffisante, il est plus facile d'établir des probabilités sur ses effets que de les indiquer d'une manière

précise. C'est, d'ailleurs, un de ces cas nombreux où le remède sort du domaine de la médecine et dépend de l'avenir.

Gesta. Excepté les cas de maladies graves, il n'est pas non plus en notre pouvoir de persuader aux laboureurs d'accorder plus de temps au sommeil, de diminuer la somme de ses fatigues, et c'est là le plus grand obstacle aux succès de la thérapeutique dans les campagnes. Il est heureux, par une sorte de compensation, qu'elle ait ordinairement à combattre des maladies simples chez des hommes habitués aux souffrances physiques, chez qui les veilles, les plaisirs, les travaux sédentaires, l'excitation continuelle de l'intelligence, n'ont pas développé à l'excès la sensibilité et usé les organes avant le temps.

Percepta. Par la même raison, les maladies spéciales des sens, celles qui résultent de leur action exagérée ou dirigée d'une manière nuisible, sont certainement les moins communes chez les habitans de nos campgnes. Les causes de nombreuses phlegmasies auxquelles ils sont exposés rendent raison des affections de l'œil et de l'oreille qu'ils présentent quelquefois dans un âge avancé ; mais, ces cas exceptés, un bruit continuel ou excessif n'a pas fatigué chez eux l'organe de l'ouïe, celui de la vue n'a pas été émoussé, paralysé par l'éclat des couleurs, la vivacité de la lumière, la petitesse et la proximité des objets. La nature, au contraire, s'est toujours développée devant lui avec ses couleurs les plus favorables, et ses teintes d'autant plus adoucies par les couches de l'atmosphère, que l'éloignement diminue davantage les dimensions des objets, et demande à l'œil une action plus prolongée et plus pénible. La même simplicité, la même uniformité se rencontrent dans l'usage des organes du goût, de l'odorat et du toucher. Chez les paysans, ces sens ne présentent ordinairement ni les avantages plus ou moins grands, pour chacun d'entr'eux, d'une longue éducation, ni les inconvéniens quelquefois extrêmes d'un usage

abusif, tels qu'on les observe dans les villes parmi les diverses classes de la société.

Cette simplicité de perceptions peu variées exerce une influence nécessaire sur les idées, les besoins, les passions des cultivateurs. Prédestinés à la vie monotone, mais paisible, de leurs pères, ils s'attachent par habitude, par vénération filiale, à cette répétition éternelle des mêmes actes dans les mêmes lieux. Le seul défaut de succès dans l'exploitation de leurs fermes vient à de longs intervalles inquiéter leur prévoyance et détruire le calme ordinaire de leurs pensées. Mais alors même, ils ne tardent pas à reprendre le cours de leurs travaux sur un champ voisin, et le malheur, à moins qu'il ne soit le résultat du vice plus que du hasard, est bientôt réparé chez des hommes qui ne connaissent guère d'autre fortune que l'aptitude à leurs travaux. Un tel état de choses fournit peu d'alimens à l'ambition, à l'avarice, à l'envie, et même à la vengeance; car les actes qui peuvent la provoquer sont nécessairement rares. Les causes ordinaires des maladies mentales sont par conséquent peu commmunes chez les cultivateurs, sans en excepter l'amour, puisqu'il est impossible qu'il se voie souvent contrarié chez une classe d'hommes qui ne connaît pas les degrés de la naissance, et bien rarement ceux de la fortune. Cette passion, d'ailleurs, bien que l'expression d'un besoin général et indépendant de l'état social quant à son existence, ne laisse pas que d'être profondément modifiée par l'exemple, l'éducation et l'oisiveté. Le cultivateur qui n'a rien lu et ne reste jamais inoccupé la ressent pour ainsi dire dans sa simplicité native, et ne connaît ni les raffinemens ni la violence qu'elle doit, dans les villes, à des imaginations inquiètes et toujours excitées. J'ai cependant rencontré parmi eux deux exemples de folie causée par l'amour, mais chez des femmes, plus souvent livrées que les hommes à des travaux sédentaires. Un cas d'aliénation chez un homme paraissait dû à des idées politiques et religieuses, dont les premières, développées par la circonstance exceptionnelle de nos derniers troubles, ne peuvent être exaltées chez les

laboureurs qu'à de bien longs intervalles, et lorsque les autres classes en sont grièvement affectées.

Un mal plus fréquent, dont le siége et l'essence ne sont pas bien déterminés, mais que, sous le rapport étiologique, je puis placer ici, la nostalgie, détruit un grand nombre des jeunes gens que le service militaire enlève à l'agriculture dans la Bretagne ; après ce que nous avons vu de leur attachement sans bornes aux préjugés les plus nuisibles, non-seulement sous le rapport de l'hygiène, mais sous celui de l'emploi de la terre, qui excite bien autrement leur intérêt, il est facile de concevoir quel doit être leur amour pour le toit qu'ont habité leurs pères, pour le champ qu'ils ont cultivé. C'est la passion distinctive et la plus forte peut-être du laboureur, qu'on a quelquefois accusé de ne pas aimer sa femme, ses enfans, avec la même ardeur que les habitans des villes aiment ordinairement les leurs, ou du moins de la même manière. Il est certain que, sans cesse occupé de satisfaire aux besoins de chaque moment, il ne semble pas toujours profondément affecté des maladies et même de la mort de ses proches, parce qu'il lui reste à songer aux intérêts de ceux qui survivent. L'espèce de religion du toit héréditaire règne toujours au contraire avec le même empire sur l'âme du paysan breton. Jamais il ne quitte sa vallée pour le séjour des villes, et même pour un canton voisin, sans que ses idées deviennent plus sombres et que sa santé souffre plus ou moins. Appelé à faire partie de l'armée à l'âge où il est le plus attaché à tout ce qui l'entoure, avec quelle force ne doit-il pas éprouver l'influence funeste d'un changement complet dans sa manière de vivre, d'une discipline sévère, d'une obéissance sans borne, et par-dessus tout, de l'idée qu'il ne reverra jamais peut-être les lieux et les amis qu'il a quittés. Il en souffrira d'autant plus qu'il habitait un pays plus pauvre et plus sauvage; car rien alors, au milieu de provinces riantes et fertiles, ne saura lui rappeler l'aspect, les mœurs, le langage même du pays natal. Quelques soins hygiéniques, une grande indulgence des chefs subalternes à l'égard de jeunes gens dont l'adresse et l'intelligence n'ont eu

aucune occasion de se développer, pourraient, jusqu'à un certain point, prévenir la maladie fatale dont le seul remède certain n'est pas toujours praticable à l'égard des militaires : mais, dans ce cas encore, nous sommes réduits à presque tout attendre du temps et des progrès de la civilisation, qui diminuera les différences d'instruction, de mœurs et de genre de vie des diverses provinces de la France.

L'hystérie, une des maladies les plus rares parmi les femmes de nos campagnes, s'y rencontre cependant quelquefois. Il est alors bien difficile de prescrire quelques remède efficaces, à des personnes chez qui cette affection est parvenue à se développer malgré toutes les circonstances que l'on regarde généralement comme le plus contraires à sa naissance.

Les hommes présentent un nombre beaucoup plus considérable d'épileptiques; ils sont surtout fréquens parmi les conscrits récemment arrivés à leurs corps, et l'on peut croire encore que les affections morales excitées par cette brusque transition ne sont pas sans influence sur l'accroissement et même l'apparition des symptômes de l'épilepsie, qui peut alors diminuer ou disparaître même par suite de l'exemption du service militaire.

Hygiène spéciale. De nombreuses imprudences, qui produiraient des accidens graves chez la plupart des femmes de nos villes à l'époque de la menstruation, de la grossesse et de la cessation des règles, n'ont presque jamais de suites fâcheuses pour les fermières, souvent livrées à des travaux presque aussi rudes que ceux de leurs maris. On est surtout étonné de voir combien peu de repos leur suffit après l'accouchement, avec quelle rapidité elles reprennent alors la force nécessaire pour retourner à leurs occupations habituelles, sans qu'il en résulte pour elles aucun inconvénient marqué. Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, la nature prévoyante semble leur tenir compte des peines et des fatigues attachées à leur position, et l'on doit croire qu'il en résulte une compensation favorable à leur santé; car un grand nombre

de paysannes parviennent à un âge très-avancé avec les seules infirmités qui sont le partage presque inévitable de la vieillesse.

Malgré la forme de leurs vêtemens, qui compriment les glandes mammaires et sembleraient devoir en arrêter le développement, les paysannes nourrissent toujours, non-seulement leurs enfans, mais encore ceux que les villes leur envoient en grand nombre, lorsqu'elles habitent les campagnes voisines. Bien loin qu'il résulte en général aucun inconvénient pour elles de ces doubles allaitemens, c'est à cette circonstance peut-être qu'il faut attribuer, au moins en partie, la rareté, chez les femmes de cette classe, des maladies nombreuses dont le défaut d'allaitement a été souvent regardé comme la cause plus ou moins immédiate, et cette hypothèse semble vraie surtout relativement au plus grand nombre des affections de la matrice, qu'on observe peu dans les campagnes. Cependant il faut encore ici faire une large part à l'influence d'un air pur, d'une vie active, de la modération dans l'usage des actes vénériens, etc.

Si les nourrices supportent sans dangers l'allaitement de deux enfans, il est probable qu'elles diminuent quelquefois la part utile à chacun d'entr'eux, et qu'il peut en résulter des inconvéniens sous le rapport de la nutrition. Ces désavantages paraissent néanmoins généralement compensés par le séjour favorable de la campagne. Mais il n'en est pas ainsi dans le cas assez commun d'allaitement artificiel; j'ai pu voir plusieurs enfans dont l'état déplorable ne reconnaissait probablement pas d'autres causes. Tel est surtout le sort fréquent des bâtards, à l'égard desquels l'indifférence ou l'avarice criminelles des parens néglige un devoir sacré.

Il semblerait encore que les enfans dussent fréquemment souffrir de l'absence de soins et de surveillance de leurs mères, appelées loin de la maison par les travaux accoutumés Cependant, il serait diffile de citer des résultats évidens de cette négligence, à part quelques coups, quelques chutes plus ou moins graves. Dans un âge plus avancé seulement, on peut reconnaître, comme nous l'avons vu, des causes de

maladies dans les substances végétales indigestes ou même vénéneuses que mangent les enfans livrés à eux-mêmes. Je ne sais, d'un autre côté, quelle pourrait être sur le développement des membres, et surtout des cavités, l'influence des maillots, des vêtemens toujours étroits, si plus tard elle n'était combattue par des circonstances favorables; mais il est certain qu'arrivés à l'âge adulte, les paysans présentent presque toujours des dimensions remarquables, surtout des épaules et de la poitrine, résultat évident de leur genre de vie, des lieux qu'ils habitent, et surtout de leurs travaux, qui exercent principalement les extrémités supérieures.

Empirisme. Parmi les deux genres de causes qui nous restent à examiner, les remèdes traditionnels que s'administrent eux-mêmes les laboureurs aggravent le plus ordinairement les affections contre lesquelles ils les emploient, et quelquefois les compliquent de maladies nouvelles. C'est ainsi que, dans les cas de catarrhes violens, de pleurésie; et même de péripneumonie, ils font quelquefois usage de boissons alcoholiques, auxquelles ils ajoutent l'huile âcre et excitante, du poivre; que, lors d'une vive irritation des voies digestives, ils provoquent de fortes évacuations avec les feuilles ou les graines de l'épurge (*euphorbia lathyris*); que, suivant une méthode chirurgicale analogue, ils lavent avec de l'eau-de-vie, frottent avec du sel ou couvrent d'onguens irritans les plaies assez considérables pour exciter leur attention, ne manquant jamais d'attribuer la guérison au remède, quelque tardive qu'elle puisse être. Parmi leurs agens thérapeutiques, il en est cependant quelques-uns dont l'action doit être souvent favorable dans un grand nombre de leurs maladies, et l'on peut citer, à cet égard, les bains entiers dans une décoction très-chaude de plantes aromatiques, toujours, il est vrai, réunies en nombre, exactement le même, dans l'idée que le succès du remède est surtout attaché à ce chiffre mystérieux.

Cette confiance sans bornes dans les pratiques secrètes, lors-

qu'elle est accordée à des formules orales isolées ou réunies à des substances inertes, peut quelquefois influer d'une manière favorable sur l'imagination, et par suite sur les organes affectés; mais le plus ordinairement, son résultat doit être de laisser à la maladie le temps d'acquérir une extension fâcheuse.

Elle a tous les jours des inconvéniens bien plus graves lorsqu'elle engage les laboureurs à confier aveuglement le rétablissement de leur santé à la multitude de renoueurs, de rhabilleurs qui sont toujours les fléaux de nos campagnes. On sait de quels dangers peuvent être suivies leurs panacées, leurs manœuvres obscures et insensées. Je pourrais en citer des exemples et m'étendre en détail sur un pareil sujet; mais, ainsi que le précédent, il a été traité par l'auteur des Erreurs populaires, et dès lors une pareille tentative de ma part serait inutile et vaine, bien que des vérités utiles ne puissent être trop souvent remises sous les yeux de ceux qu'elles intéressent.

Je n'ai pas cru devoir faire mention des plaies, des fractures ou des autres lésions chirurgicales, qui se présentent assez fréquemment chez les paysans, parce qu'ils ne me semblent exposés à aucune d'elles d'une manière plus spéciale que les hommes qui, dans les villes, exercent des travaux exigeant de violens efforts corporels ou l'usage d'instrumens tranchans d'une grande dimension. Le cercle des maladies les plus communes parmi les cultivateurs me semble par conséquent terminé : à part celles qui dépendent d'une atmosphère humide, d'une température variable, nous avons vu que la plupart d'entr'elles, dues à l'habitation de lieux malsains, à l'insouciance, à la pauvreté, au défaut de lumières, doivent diminuer en raison inverse des progrès probables de l'agriculture, de la civilisation et de l'aisance dans nos campagnes, quelquefois à demi-sauvages; on aime à entrevoir l'époque où le laboureur, vêtu, nourri, logé convenablement, débarrassé de ses préjugés, et pourtant ignorant encore les passions des villes, jouira peut-être de la

plus forte somme de bonheur qu'il nous soit réservé d'acquérir : mais il en coûte alors, malgré les améliorations déjà obtenues, d'en revenir à la réalité, aux obstacles toujours presque insurmontables dans l'enfance des sociétés. Le médecin surtout voit de près et dans leur nudité toutes les souffrances ; mais, avant tout autre aussi, il est appelé à les soulager de ses soins éclairés, de ses consolations, quelquefois même d'une partie de sa fortune, et plus son ministère est pénible, plus il aura droit de s'applaudir, s'il a dignement accompli une si noble mission.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Qui spumantem sanguinem despuunt, iis ex pulmone educitur. *Sect* 5, *aph.* 13.

II.

Si mulier nec prægnans, neque puerpera, lac habet, ei menstrua defecerunt. *Ibid.*, *aph.* 38.

III.

Hydropicum si tussis desineat, desperatus est. *Sect.* 7, *aph.* 46.

IV.

Ex morbo diuturno alvi fluor, malum. *Sect.* 8, *aph.* 5.

PRÆNOTIONES.

I.

Supinum jacere, à brachiis et cervice, et cruribus extensis, haud bonum. *Sect.* 1, *præn.* 15.

II.

Caput, et brachia, et pedes frigere, ventre et lateribus calentibus, malum denuntiat. *Sect.* 2, *præn.* 4.